
LA FABRIQUE DES SOUVENIRS DE GUERRE : ARTISANAT DE TRANCHEE ET PORTRAITS PHOTOGRAPHIQUES
DANS *LA MAIN COUPEE*

Je tiens le filon

La Main coupée débute par une série de portraits : le premier d'entre eux, « Ce loustic de Vieil », est de manière assez provocante celui d'un homme qui réussit à quitter la guerre avant le printemps 1915 « à la suite d'une vieille flemme » et à en tirer profit en faisant commerce de ce que l'on appelle l'artisanat de tranchée.

Souvent présentée comme un moyen de tuer l'ennui, la fabrication d'objets par les soldats sur le front donne très tôt matière à la constitution de collections. Les souvenirs de guerre sont accumulés bien avant la fin du conflit et si la Première Guerre mondiale n'est pas la première à donner lieu à la collecte de souvenirs, l'importance du nombre de combattants et la forme que prend la guerre favorisent une production particulièrement abondante, très vite recherchée par des collectionneurs, eux-mêmes particulièrement nombreux.

« Il était tombé sur un toubib à cinq galons qui avait la manie de vouloir collectionner des souvenirs de la guerre et Vieil mettait la collection du vieux en ordre, fourbissant des fusils, des casques, des écussons, des boutons d'uniforme, des plaques de ceinturon, munissant chaque objet d'une étiquette circonstanciée, car il avait une belle main, fourrant les trucs dans des armoires vitrées, en faisant l'inventaire, en tenant le catalogue à jour, bricolant, numérotant. »¹

Dans la description de la collection du « vieux », Cendrars énumère essentiellement de l'armement et des pièces d'uniforme, matériaux fournis tels quels par les différents États belligérants. Il passe ensuite aux objets fabriqués par les soldats eux-mêmes. On y trouve de manière quasi exhaustive la liste des pièces de collections telles que celles du Musée de l'Armée, de l'Historial de Péronne ou de la BDIC : bagues, coupe-papier, vases, cannes et pipes.



Canne et encrier réemployant des têtes d'obus. Coll. BDIC.

¹ Blaise Cendrars, *La Main coupée*, Paris, Denoël, 2002, p. 8.

Fabriqués à partir de bois trouvé sur place et de métaux provenant des projectiles et de l'équipement (douilles de balles, douilles d'obus, têtes d'obus, quarts, gamelles, boutons, etc.), ces objets sont dans leur matière même des traces de la guerre.



Soldat à la recherche de ceintures d'obus pour fabrication de bagues et bijoux, Deniécourt (Somme), 23 septembre 1916. Coll. BDIC, Fonds Valois.

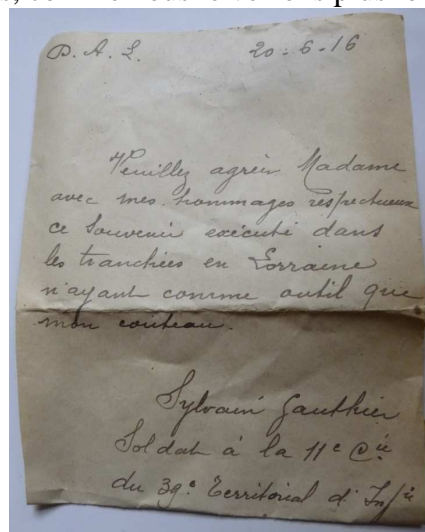
Le projet des Leblanc, industriels à l'origine des collections de la BDIC, ne consiste pas à empiler des souvenirs, comme le médecin militaire de la *Main coupée*, mais assez vite à rassembler tout ce qui pourrait apporter un éclairage sur la guerre sans rejeter aucune forme de documentation. Le catalogue de cette collection, donnée à l'État en 1917, s'achève sur « l'industrie pendant la guerre », décrivant vaisselle patriotique, verrerie, éventails, cuillers, présentant un motif ou un texte évoquant le conflit. Les derniers articles de cette industrie sont les « objets fabriqués par les soldats », suivis par les « travaux exécutés par des blessés et des mutilés » et les « travaux exécutés par des prisonniers »².

Indépendamment de la typologie adoptée par le catalogue des Leblanc, ces objets revêtent plusieurs usages³ :

- utilitaire (améliorer la vie quotidienne du soldat qui le fabrique ou de ses compagnons),
- affectif (transmettre un souvenir à sa famille, à une marraine de guerre, dans une fonction assez similaire à celle du portrait photographique, également évoqué sur le mode de la démythification par Cendrars, comme nous le verrons plus loin),



Boîte et note manuscrite conservée à l'intérieur.
Coll. BDIC.



² Charles Callet, *La Grande Guerre, iconographie, bibliographie, documents divers. Tome septième*. Paris, Émile-Paul Frères, 1920, pp. 394-405.

³ Pour une réflexion plus globale sur les objets-souvenirs, voir Jean-Claude Vimont, « Objets-souvenirs, objets d'histoire », *Sociétés et représentations*, n° 30, 2010/2, pp. 211-218.

- mais aussi dans une certaine mesure commercial.

« Il nous demandait de lui envoyer des bagues d'aluminium, des fusées d'obus travaillées, des coupe-papier fait d'un éclat déchiqueté, des pipes, des cannes et, à la réception, il faisait adresser par son toubib un petit mandat au poilu qui avait fabriqué l'objet. *Je tiens le filon*, m'écrivait-il. *Pourvu que cela tienne jusqu'à la fin de la guerre...* Pour lui, ce tire-au-flanc, cela a duré jusqu'à la fin de la guerre. Raphaël Vieil fut démobilisé à Nice après avoir culotté je ne sais combien de pipe à un sou. Il ne fumait que des *Jacob*. »⁴



Coupe-papier. Coll. BDIC.

La fabrication et la vente de ces objets permettent en effet d'améliorer l'ordinaire. L'Armée y voit d'abord un moyen de maintenir le moral en fournissant lors des temps morts (cantonement en particulier) une occupation à des troupes dont la majorité est constituée de paysans, d'ouvriers et d'artisans.

Si cette production se trouve sous « industrie pendant la guerre » dans le catalogue de la collection Leblanc, le Service photographique de l'Armée classe les images qui la documentent dans « la vie en campagne », sous la rubrique « travaux d'agrément », plaçant cette pratique au sein d'autres activités distrayantes telles que le théâtre, la musique, la photographie, etc. On peut aussi lire au dos d'un tirage : « Dans l'Oise, gravure sur timbales et partie de carte, 20-9-1915) ».

Loin d'être fabriquée au front entre deux attaques, comme le laisse entendre la dénomination « artisanat de tranchée », la très grande majorité des objets est réalisée en 2^e ligne ou en cantonnement, en camp de repos, à l'hôpital ou dans des camps de prisonniers. Selon le lieu, l'installation est plus ou moins élaborée, comme en témoignent encore les photographies prises par le Service photographique de l'Armée :

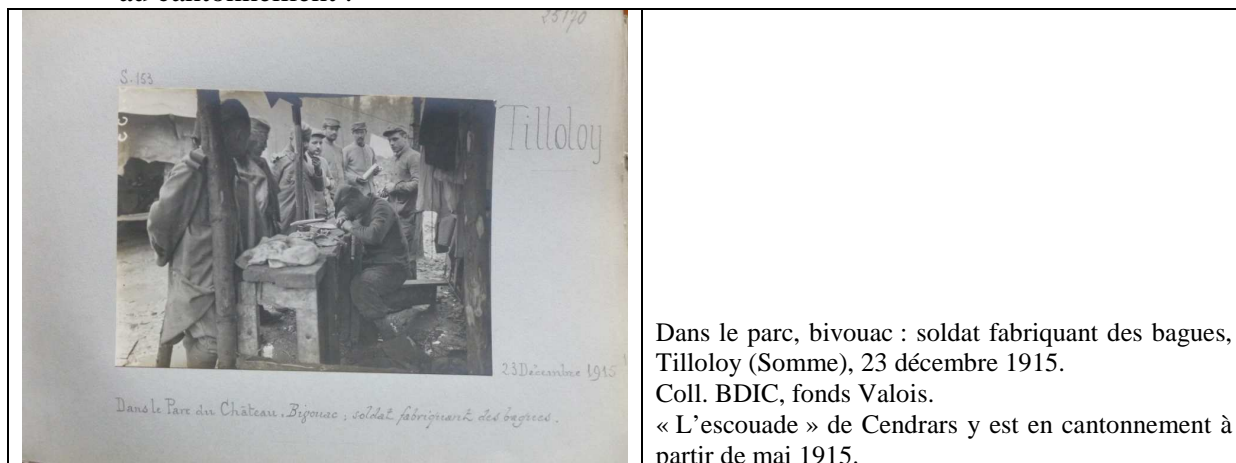
- dans un village en ruine :



Fabrique de bagues dans les ruines, Courtémont (Marne), 19 juillet 1915. Coll. BDIC, fonds Valois.

⁴ Blaise Cendrars, *op. cit.*, p. 8.

- au cantonnement :



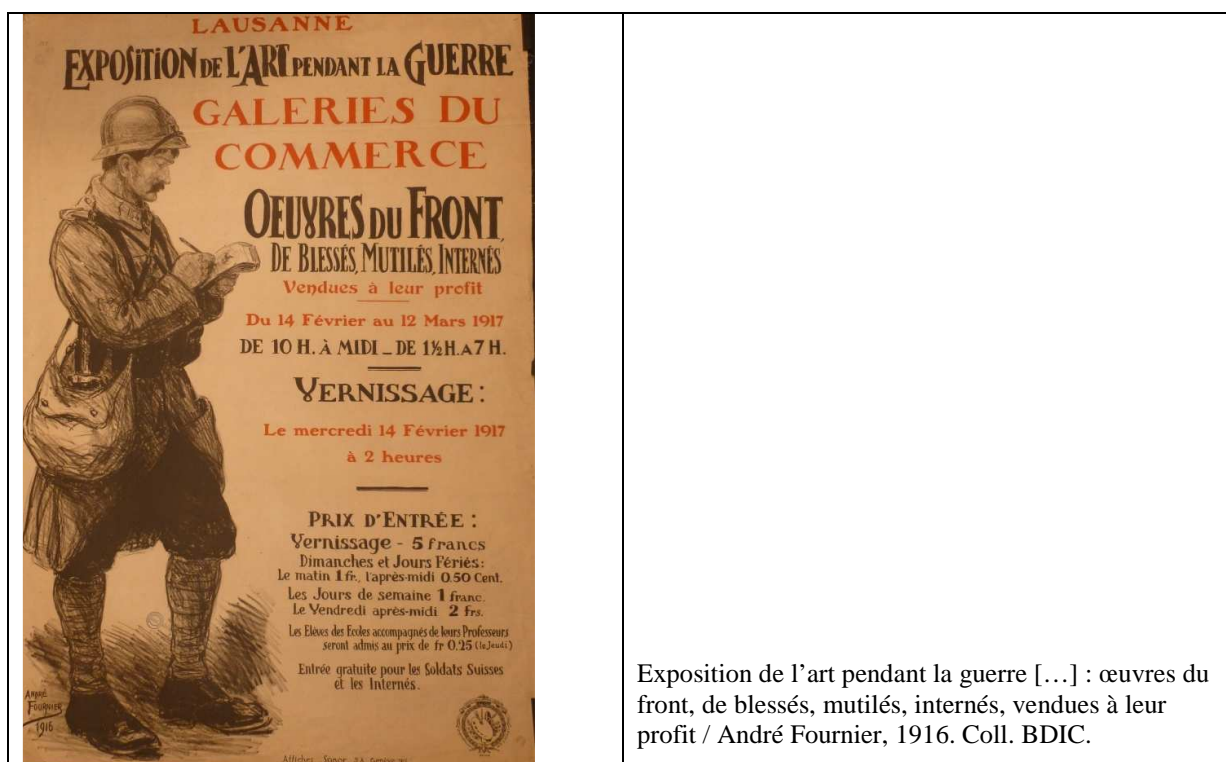
Dans le parc, bivouac : soldat fabriquant des bagues, Tilloloy (Somme), 23 décembre 1915.

Coll. BDIC, fonds Valois.

« L'escouade » de Cendrars y est en cantonnement à partir de mai 1915.

Dans un autre contexte, les ateliers mis en place pour les convalescents sont considérés comme un moyen de réinsertion par l'apprentissage d'une activité artisanale (voir dans ce zoom, le texte « La blessure et la mutilation des combattants dans les affiches françaises de 1914-1918 », et plus particulièrement l'affiche présentée en page 5 : « Les blessés au travail », dont l'image montre un soldat, qui, toujours en capote et le bras en écharpe, met en couleur des figurines, et dont le texte détaille l'action de l'Œuvre des Blessés au travail).

La production des blessés fait en effet souvent l'objet de ventes caritatives, comme le montre cette affiche suisse :



Exposition de l'art pendant la guerre [...] : œuvres du front, de blessés, mutilés, internés, vendues à leur profit / André Fournier, 1916. Coll. BDIC.

La production des prisonniers de guerre permet par l'échange ou la vente d'améliorer leurs conditions de vie.

Soldats, blessés et prisonniers ne sont cependant pas les seuls pourvoyeurs. Ce que montrent d'autres objets, mais aussi les publicités dans la presse, c'est que toute une industrie se développe très tôt autour des souvenirs de guerre, dont une part non négligeable est réalisée à

l'arrière par des civils et/ou copié à plusieurs exemplaires à partir de modèles réalisés par des combattants. C'est le cas de ce presse-papier :



La pratique de l'artisanat de tranchée présente donc de multiples formes, mais aussi des origines et des motivations très variées : les objets eux-mêmes, les photographies du Service photographique de l'Armée, des lettres et des récits, tels que celui de Cendrars, en témoignent amplement.

Un véritable cinéma

Autre portrait dressé par Cendrars au début de *La Main coupée*, celui de Lang, séducteur luxembourgeois, qui s'engage « parce que l'uniforme lui seyait » et qui en conséquence « s'était fait tirer des centaines de photographies, dans des poses avantageuses, photos qui alourdissaient son sac, mêlées qu'elles étaient aux centaines de lettres de femmes qu'il recevait quotidiennement ».

En réponse, « dans chaque lettre, il glissait une de ses photographies, et sans cesse il me suppliait de lui en faire de nouvelles, posant au créneau, faisant le zouave, la baïonnette au canon, brandissant des grenades dans un trou d'obus, cisailant des barbelés, couché nez à nez avec un vieux macchabée en casque à pointe, un véritable cinéma, et je lui aurais soutiré tous ses sous si je l'avais fait payé tant et tant la pose. »⁵

Cet usage de la photographie semble bien éloigné des missions qui lui sont assignées par les trois ministères (Affaires étrangères, Instruction publique et Guerre) à l'origine de la création du Service photographique des Armées en mai 1915 :

- fournir des documents permettant de contrer la propagande ennemie (en particulier chez les neutres),
- faire état des destructions et dommages subis,
- constituer des archives de la guerre,

tous usages dont témoignent abondamment le « fonds Valois » conservé à la BDIC (plus de 500 albums réalisés par le Service photographique des Armées et comportant environ 110 000 photographies très précisément datées, localisées et légendées).

Comme le souligne, dans ce zoom, le texte sur « Cendrars et la presse illustrée » le Service photographique de l'Armée est loin d'être le seul à faire des prises de vue sur le terrain. Si la tentation de se voir publier dans la presse amène à des mises en scène, la photographie

⁵ Blaise Cendrars, *op. cit.*, p. 20-21.

souvenir aussi. Le portrait de camarade, plus ou moins étudié, donne lieu à une grande circulation d'images. Les albums souvenirs laissés par les combattants en témoignent : on y trouve juxtaposées des photographies d'origines diverses, produits d'échanges, d'envois dans la correspondance. Peu correspondent aux poses pseudo héroïques décrites par Cendrars, mais beaucoup pourraient illustrer le constat que Cendrars fait au début de *La Main coupée* : « Je ne croyais plus à rien. Mais qu'il me semblait bon... vivre ! »⁶.

À travers ses multiples portraits de combattants, *La Main coupée* interroge sans cesse la notion de « souvenir de guerre », qu'il s'agisse du récit dans son ensemble (en particulier dans sa relation avec *J'ai tué*, comme vu dans un autre article de ce zoom) ou de la démythification des deux types de souvenirs matériels les plus emblématiques (artisanat de tranchée et portrait photographique).

Pour aller plus loin :

D'autres objets et des descriptions précises des objets présentés ici sont visibles dans la Bibliothèque numérique de la BDIC. Une partie des albums Valois et quelques albums de combattants ont également fait l'objet d'une numérisation : ces images sont consultables dans la même bibliothèque numérique. Voir rubrique « Bibliothèque numérique » sur la page d'accueil du site de la BDIC.

Caroline Fieschi – BDIC / Musée d'histoire contemporaine

⁶ Blaise Cendrars, *op. cit.*, p. 10.